



Journal de la Société des Océanistes

122-123 | Année 2006
Spécial Wallis-et-Futuna

William H. Davenport, *Santa Cruz Island, Figure Sculpture and Its Social and Rituel Contexts*

University of Pennsylvania, Museum of Archaeology and Anthropology,
Philadelphia, 2005

Christian Coiffier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/663>

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 213-215

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Christian Coiffier, « William H. Davenport, *Santa Cruz Island, Figure Sculpture and Its Social and Rituel Contexts* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 122-123 | Année 2006, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jso/663>

guerre britanniques avaient précédé celui que commandait Goodenough, et notamment en 1865 le *Curaçoa* où se trouvait Julius L. Brenchley, dont une partie des collectes qu'il avait effectuées au cours de ce voyage, acquise par le British Museum en 1870, a fait l'objet d'un catalogue savant établi par Deborah Waite (*Artefacts from the Solomon Islands in the Julius L. Brenchley Collection*, British Museum, 1987). C'est à se demander pourquoi ce dernier ouvrage figure dans la bibliographie du livre de Davenport, pour être si nettement démenti dans ses apports les plus incontestables.

De la part d'un ethnologue apparemment épris de la société traditionnelle dont il a tenté de décrire les derniers vestiges, une telle indifférence à l'égard du processus colonial et de ses brutalités laisse pantois. Pour l'historien d'art qu'il entend être aussi, les conséquences ne sont pas négligeables. S'il fallait l'en croire sur l'absence de contacts attestés d'Occidentaux avec les insulaires de Ndende entre le séjour de Mendana en 1595 et la désastreuse tentative de débarquement de Goodenough en 1875, c'est à des collectes espagnoles que devraient être attribués tous les objets de Santa Cruz parvenus entre les mains des Blancs avant 1875, aussi bien ceux qu'a récoltés l'équipage du *Curaçoa* en 1865 cherchant vainement à punir les deux morts de 1864, que ceux qu'a collectés l'équipage du *Rosario*, autre vaisseau de guerre britannique affecté à la police coloniale en 1872 (Albert H. Markham, *The Cruise of the « Rosario » amongst the New Hebrides and Santa Cruz Islands, exposing the recent atrocities connected with the kidnapping of natives in the South Seas*, London, 1873, notamment pp. XVI et 165), ou encore celui qu'il m'est échu de faire surgir des collections du musée d'ethnologie de Leipzig (Me 5483, « Les bâtons de danse » article précité, p. 147 et Taf. XVI), provenant d'une collection rassemblée avant 1839 !

Les autres apports de ce livre souffrent des mêmes faiblesses. Il n'aurait peut-être pas dans les intentions de l'auteur de joindre à ce livre la série de photographies numérisées que reproduit le CD-ROM associé. Ses éditeurs n'ont pas livré mieux qu'un diaporama de retour de vacances, sans date ni lieu, avec des indications génériques moins précises que celles des cartes postales du commerce, et moins utilisables encore pour les spécialistes. Selon ses archives déposées au musée de Berlin, Koch allait jusqu'à noter, outre le lieu, l'heure, la date et parfois l'orientation de la prise de vue, l'appareil utilisé, la focale, le type de pellicule, le diaphragme, la vitesse... Seule l'examen des « archives Davenport » déposées à l'université de Philadelphie permettra de vérifier si l'absence de précisions minimales sur ces photographies est une négligence de l'ethnologue ou de ses éditeurs. En revanche, en n'indiquant que par exception les circonstances dans lesquelles il a collecté les informations qu'il rapporte, c'est décidément le premier qui s'est privé de rendre crédibles ses observations uniques en leur genre concernant la mythologie ou le légendaire des insulaires (pp. 67-94), sur lesquels le reste de la littérature ethnographique est désespérément muet.

Les lecteurs soucieux de tirer parti de ce livre devront ainsi en sonder presque chaque détail. Cer-

tains sont vérifiables, telle cette évocation d'un fait divers colonial, « l'affaire Mamuli », où W. Davenport (p. 97) résume sans indication de source le récit qu'en a laissé un ancien District Officer, Hector MacQuarrie (*Vouza and the Solomon Islands*, New York, 1948, pp. 133-138). Pour ceux qui échappent à la vérification, les plus nombreux et sans doute les plus précieux, il faut s'en remettre à la vraisemblance et à la bonne foi attendue de l'ethnologue. De ce point de vue, inspirée de l'anthropologie behavioriste la plus « moderne », celle qu'il avait apprise à Yale, son œuvre ne se distingue guère des travaux les plus brouillons des folkloristes du XIX^e siècle, et marque une sensible régression par rapport à la « vieille » *Wissenschaftlehre* historiciste de Koch, dont les résultats, plus limités, restent à toute épreuve. Ses étudiants, ses collègues (et Koch lui-même quand nous en avons parlé) ont souligné les qualités personnelles de W. Davenport, sa faconde, sa générosité, sa joie communicative à séjourner dans les îles du Pacifique, et ce livre le laisse quelquefois éclater. Il est regrettable qu'elles n'aient pas porté l'océaniste à léguer aux générations futures, et avant tout aux insulaires de Santa Cruz, un témoignage plus précis sur les vestiges de culture traditionnelle qu'il lui avait été donné de recueillir. Voilà certainement un livre indispensable, mais à utiliser avec la plus grande circonspection.

Gilles BOUNOURE

William H. Davenport était un des spécialistes les plus éminents de l'art des îles Salomon. Après des études à l'*Art Center School* de Los Angeles (1939/41), l'auteur découvrit les archipels du Pacifique durant la Deuxième Guerre mondiale alors qu'il était engagé comme lieutenant dans la marine marchande travaillant pour l'*us Navy*. Après des études d'anthropologie à l'université d'Hawaii, il obtient son *Bachelor* en 1952, puis un doctorat en ethnologie de l'université de Yale en 1956. Sa carrière se déroula à l'université de Pennsylvanie où il occupa conjointement la chaire de professeur en anthropologie et la charge de conservateur de la section Océanie du musée d'archéologie et d'anthropologie. Il publia de très nombreux articles, tant dans des revues scientifiques que dans des journaux de vulgarisation. Il séjourna vingt-et-un mois, entre 1964 et 1966, aux îles Santa-Cruz situées au sud de l'archipel des Salomon, non loin de l'île de Vanikoro. Il y retourna ensuite épisodiquement pour de courtes périodes, de 1974 à 1976. Cette connaissance du terrain, associée à ses nombreuses relations avec des informateurs locaux et des officiers du Service colonial britannique, lui permit de collecter des informations très précises sur la culture matérielle et l'aida à élaborer une analyse anthropologique de la sculpture dans cette île.

William H. Davenport était sur le point de mettre un terme à l'édition de cet ouvrage, lorsque la mort le surprit en mars 2004. Ce sont donc ses élèves qui se sont chargés de la publication posthume de son manuscrit. Ce dernier reprend en grande partie, tout en le complétant, un précédent article « The Figura-

tive Sculpture of Santa Cruz Island » publié dans un ouvrage collectif (1990 : 98-110). Il est dommage que d'importants détails n'aient pas été repris dans le présent ouvrage, mais le contenu de ce dernier demeure original à plus d'un titre bien que le corpus remonte à plus de trente ans. Après une préface de Nancy Davenport et une carte présentant la situation du terrain de recherches dans le Pacifique, cet ouvrage présente une étude ethnographique traitant d'un type particulier de sculptures en bois appelé *munga dukna* et fabriqué dans l'île de Nendö, la plus grande des îles de l'archipel des Santa Cruz (nommée également Ndeni, Nitende ou Nidu). Le corpus du livre se trouve divisé en deux parties. La première contient cinq chapitres (pp. 1-94) qui évoquent les conditions de collecte des sculptures, l'iconographie et leur style, les cultes et rituels, la conception du monde local, les mythes associés aux figurines *munga dukna*, signifiant littéralement « image divinité », suivis de notes (pp. 95-107). La seconde partie est constituée par le catalogue illustré des cinquante-cinq sculptures anthropomorphes connues actuellement à travers le monde, tant dans les musées que dans les collections privées (pp. 109-220).

L'auteur présente sommairement l'histoire de cette île depuis sa découverte, en 1595, par le navigateur espagnol Alvaro de Mendana, jusqu'à l'indépendance du nouvel État des îles Salomon en 1978, en passant par la période du protectorat britannique. Il s'intéresse à l'histoire de la collecte des cinquante-cinq exemplaires de sculptures anthropomorphes *munga dukna* conservées à ce jour dans les collections privées et dans divers musées de dix pays : Allemagne (3), Royaume-Uni (22), Australie (2), Belgique (1), Danemark (2), France (1), Nouvelle-Zélande (10), Salomon (1), Suisse (2), USA (11). Il faut noter que quatorze d'entre elles se trouvent conservées au British Museum, alors qu'une seule subsiste encore dans son pays d'origine, au musée d'Honiara, capitale des îles Salomon (fig. 36). Santa Cruz est oubliée par les navigateurs européens jusqu'en 1928 lorsque l'administration coloniale britannique y installe une mission méthodiste près de Graciosa Bay pour renforcer son autorité. Les missionnaires convertissent la population locale au christianisme et l'incitent à abandonner ses « idoles ». C'est à cette époque que la majorité des centaines de statuettes familiales qui existaient dans l'île sont détruites par le feu par leurs anciens propriétaires. Celles qui survécurent à ces autodafés furent acquises principalement par des missionnaires, des administrateurs du gouvernement colonial et des résidents européens comme le révérend Georges West et le capitaine Fred Louis Jones.

La grande majorité de ces statuettes *munga dukna* sont masculines, excepté quatre d'entre elles (fig. 12, 31, 34, 39) qui sont féminines. L'une représente un couple (fig. 26). Leur grandeur varie de 9 à 125 cm et seulement huit pièces présentent une hauteur inférieure à 14 cm. Elles sont sculptées souvent de manière assez grossière et présentent, pour la plupart d'entre elles, une coiffure de forme conique rejetée en arrière, appelée localement *abe*, et constituée par les cheveux enroulés dans une pièce de tapa décorée de fibres végétales diverses. Ces coiffures étaient portées uni-

quement par les hommes d'âge mûr responsables des rituels. Les parures qui ornent ces sculptures, colliers, brassards, boucles d'oreilles, bijoux de nez, ceintures et pagnes de fibres, évoquent les costumes cérémoniels portés par les jeunes gens (*obla*) constituant le groupe de danseurs durant des cérémonies *nela* connectées avec les divinités *dukna*. Ces statuetses sont souvent agrémentées sur leur poitrine de représentations sculptées ou peintes de requins et de dauphins (fig. 2, 5, 8, 9, 15, 17, 27, 41, 42, 43, 44, 54) qui évoquent leur double nature, d'où leur appellation fréquente de « dieu-requin » chez les collectionneurs. Elles étaient fréquemment ointes de curcuma qui leur donnait une couleur orangée et leurs conférait des propriétés magiques. Chacune d'entre elles se voyait attribuer un nom particulier en relation avec un mythe local. Elles étaient le plus souvent conservées dans des maisons spéciales appelées *madukna* où elles se trouvaient placées sur des étagères fixées à un poteau de l'édifice ou bien directement sur le sol au milieu de crânes ancestraux, de coques et de rouleaux de monnaies de plumes rouges. Ces statuetses se transmettaient par héritage, mais leur pouvoir surnaturel devait être revivifié par des offrandes de nourriture. Les pêcheurs les honoraient de cette manière avant de partir pour leur dangereuse pêche aux requins à l'aide d'un lasso. La relation entre les « clients » et leur divinité tutélaire *munga dukna* pouvait être d'ordre familial ou communautaire selon le lieu où elle se trouvait exposée. Les diverses cérémonies et les danses particulières qui se trouvaient en relation avec ses sculptures sont ensuite évoquées avant de terminer cette présentation par l'analyse des changements intervenus dans les traditions durant les années 1970.

L'auteur évoque les publications de deux Océanistes, Françoise Girard et Gerd Koch, dont nous venons d'évoquer la récente disparition dans le numéro 120-121 du *JSO* (Bataille, 2005 : 205-209 ; Bounoure, 2005 : 211-216) : d'une part, l'article de Françoise Girard intitulé « Statuette du dieu requin de Santa-Cruz » et publié dans la revue *Objets et mondes* (1971 : 273-280) ; d'autre part, le livre de Gerd Koch (1971) qui représente une étude très complète de la culture matérielle de l'île de Santa Cruz.

L'ouvrage de William Davenport est important pour les collections ethnographiques françaises dans la mesure où l'auteur apporte des connaissances indispensables sur un style artistique représenté par une remarquable sculpture se trouvant actuellement exposée au palais des Sessions du musée du Louvre et provenant d'un don de Régine van den Broek au musée de l'Homme en 1969. Elle fait partie maintenant de la collection océanienne du musée du quai Branly (n° 71.1969.51.25). Cette petite sculpture de 17,5 cm de hauteur a été collectée, avec de nombreux autres objets, par Charles van den Broek dans le village de Nimbelowi (Nababloui) durant l'escale de *La Korrigane* le 29 juin 1935 dans la baie de Nea, soit quelques jours avant un déjeuner à son bord avec le révérend Georges West (cf. *supra*). Charles Van den Broek consacre plusieurs pages de son ouvrage *Le voyage de La Korrigane* à la description de sa découverte et de son extraordinaire acquisition :

« Sur le poteau central, une toute petite figure sculptée représente un homme assis. C'est le Dieu-Requin, personnage de tant de légendes [...] Je tenais un objet très curieux et d'un intérêt ethnographique considérable ; mais, au fond de moi-même, je pensais avec mélancolie à l'étagère, désormais vide, devant laquelle avaient veillé neuf générations de gardiens, représentés par neuf crânes ? Je n'étais qu'un vandale [...] mais je me consolai en réfléchissant au sort qui guettait cette charmante divinité. Des missionnaires allaient venir, qui l'auraient sûrement brûlée. Avec de la chance, elle serait tombée entre les mains d'un savant américain qui en aurait fait don à un musée de son pays. Moi, au moins, je la ramènerai en France où il n'y en a pas une seule. » (1939 : 123-126)

Davenport (p. 17) donne une traduction *in extenso* de ce passage en y ajoutant quelques précisions (pp. 5-6), mais il regrette que Charles van den Broek n'ait pas recueilli le nom particulier de la divinité représentée par cette sculpture (p. 17). Il met cette statuette en relation avec le mythe de Meboku (pp. 79-82), qui était un personnage qui pouvait prendre la forme d'un requin. Il reconnaît cependant la qualité et la précision d'un dessin d'un autre *dukna* réalisé par l'épouse de ce dernier (p. 5 et p. 38). Ce croquis, non publié dans l'ouvrage, présente une de ces anciennes statuettes *munga dukna*, nommée Ménapmele, dans son contexte local, au milieu de crânes ancestraux et de monnaies de plumes. Une note, écrite directement sur le croquis, indique que le propriétaire ne souhaitait pas vendre cette statuette ayant appartenu à son oncle. La position du personnage en appui avec ses deux bras sur une sorte de tréteau permet de comparer cette statuette avec celles du British Museum (fig. 9 et fig. 11). La position assise du personnage *dukna* de Paris permet la comparaison formelle avec quatre autres statuettes connues comme celles du British Museum de Londres (fig. 4), du Brighton Museum (fig. 20), de l'Otago Museum de Dunedin en Nouvelle-Zélande (fig. 24) et du Field Museum of Natural History de Chicago (fig. 37). Son piètement constitué d'un disque est, d'autre part, fort semblable à celui du *dukna* de New York (fig. 53) qui présente une dimension totale très similaire pour un personnage debout. Il existe également un petit croquis, très sommaire, réalisé par Régine van den Broek (1984 : 51) qui indique le contexte de la statuette de Paris lors de son acquisition par son époux. Les photographies ou les dessins de *munga dukna* en situation sont en effet très rares et Davenport ne nous en donne pas d'exemples.

On peut regretter que l'auteur ne se soit pas intéressé aux essences des divers bois d'œuvre dans lesquelles ont été réalisées ces sculptures (p. 16). L'information selon laquelle ces statuettes sont fabriquées, à l'égal des écopes de pirogues, des bols à nourriture ou de nombreux ustensiles de cuisine avec des bois tendres ou moyennement durs, ne nous apporte rien de nouveau. Une classification des essences utilisées mises en relation avec les divers types de sculptures aurait pu déboucher sur de nouvelles interprétations, d'autant que l'on apprend à la lecture des mythes que l'arbre *Barringtonia* avait une importance rituelle par l'utilisation de ses feuilles et de ses branches (p. 81 et p. 85). On sait d'autre part que les fruits du *Barringtonia asiatica* L. sont utilisés dans de nombreux archipels du

Pacifique pour empoisonner le poisson. N'y aurait-il pas une relation particulière entre cet arbre et les statuettes *munga dukna* ?

Une bibliographie (pp. 221-224), un index (pp. 225-231) et une notice sur l'auteur (p. 233) viennent compléter ce bel ouvrage. Un CD-Rom de soixante-douze photographies en couleurs, réalisées par l'auteur, est placé dans une pochette à la fin du livre. Elles illustrent la vie villageoise dans les îles Santa-Cruz avant l'indépendance des Salomon en 1978 et permettent de replacer dans leur contexte les sculptures et les cérémonies évoquées dans cet ouvrage. Ces très belles photographies sont classées selon un index de quarante-trois sujets répartis dans cinq chapitres : vues diverses de Nendö (villages et maisons), vie quotidienne villageoise avec jeux d'enfants, travaux de jardinage, tissage et pêches, monnaies de plumes rouges (fabrication et négociations), cérémonies publiques (mariages et initiations), danses (en lignes, *nela*, et en cercle, *nue*).

Ce livre, abondamment illustré, intéressera tant les anthropologues que les conservateurs de musées d'ethnographie, les historiens de l'art, les collectionneurs et les amateurs de sculptures du Pacifique.

RÉFÉRENCES CITÉES

- BATAILLE Marie-Claire, 2005. In mémoriam Françoise Girard, *Journal de la Société des Océanistes* 120-121, pp. 205-209.
- BOUNOURE Gilles, 2005. Gerd Koch ou l'anthropologie comme science, art et travail d'urgence, *Journal de la Société des Océanistes* 120-121, pp. 211-216.
- COIFFIER Christian, 2000. Sculpture de l'île de Nendö, Statuette duka ou munge-dukna représentant un homme assis, *Sculptures, Afrique, Asie, Océanie, Amériques*, Paris, RMN/musée du quai Branly, pp. 279-282.
- GIRARD Françoise, 1971. Statuette du dieu requin de Santa-Cruz, *Objets et Mondes* xi, 3, pp. 273-280.
- HANSON Hallan et Louise (eds), 1990. The Figurative Sculpture of Santa Cruz Island, *Art and Identity in Oceania*, Bathurst (Australia), Crawford House Press, pp. 98-110.
- KOCH Gerd, 1971. *Materielle Kultur der Santa Cruz-Inseln*, Berlin, Museum für Völkerkunde, Neue Folge 21, Abteilung Südsee IX.
- BROEK d'OBRENAN (Van den) Charles, 1939. *Le voyage de La Korrigane*, Paris, Payot.
- BROEK d'OBRENAN (Van den) Régine, 1984 (1937). *Les Korrigane autour du monde*, Paris, L'Asiathèque.

Christian COIFFIER
département Océanie, musée de l'Homme (MNHN)

Jean-Luc MAURER (avec la collaboration de Marcel Magi et une contribution de Marie-Jo Siban), 2006. *Les Javanais du Caillou. Des affaires de l'exil aux aléas de l'intégration. Sociologie historique de la communauté indonésienne de Nouvelle-Calédonie*, Paris, Cahier d'Archipel 35, bibliographie, annexes, illustrations (cartes, graphiques, dessins et photographies), 367 p.

C'est une double contribution, de grande valeur, aux études calédoniennes et indonésiennes, que signe